

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Le Courrier du Livre

**Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)**

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en
ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**



LE COLONEL DE SALABERRY

LA BATAILLE DE CHATEAUGUAY

II

PRÉPARATIFS DE L'INVASION (1)

ÉTÉ DE 1813

L'ANCIENNE armée de Dearborn, qui comptait 7,000 hommes, fut confiée au brigadier général George Izard, natif de Londres, mais élevé dans le sud des Etats-Unis. Il avait suivi un cours à l'école du génie de Metz, en France, puis était passé par d'autres institutions de ce genre en Allemagne et en Angleterre, après quoi fixé à Baltimore en qualité d'ingénieur, vers 1800, la guerre était venue lui procurer de l'avancement. Sa famille appartenait à la classe aristocratique ; elle exerçait de l'influence dans les affaires d'Etat. Il avait sous ses ordres le colonel James Purdy, commandant tout ou partie de l'infanterie.

Izard tira bon parti de ses hommes. Il les forma aux exercices, les plia à la discipline et les équipa au complet, sauf peut-être un peu d'oubli du côté des vêtements d'hiver—mais on était encore en juillet et, une fois à Montréal, on se disait que tout irait bien.

Dearborn fut envoyé à Sackett's Harbour, sur le lac Ontario, avec instruction de traverser cette nappe d'eau et

(1) Pour ce qui a paru précédemment, voyez vol. III, p. 387.

de prendre Kingston, avant que d'opérer sa descente par le Saint-Laurent, mais, se croyant plus habile que son chef, il se dirigea vers York (Toronto), fit beaucoup de dégâts, ne gagna rien, perdit du temps, des vaisseaux, des provisions, des hommes, et s'en retourna à Sackett's Harbour.

Le plan du ministre exigeait la prise de Kingston le 1^{er} avril 1813; en juillet, Dearborn n'était pas encore remis de sa déconfiture d'York et n'attendait que l'arrivée de son successeur, le général Wilkinson, pour abandonner le commandement.

Le ministre de la guerre avait fait appel à deux anciens officiers pour prendre la direction des deux corps importants qu'il destinait à envahir le Bas-Canada: Wilkinson par le Saint-Laurent, Hampton par les comtés de Huntingdon et Châteauguay.

Wade Hampton était né aux environs de 1753 et avait servi durant la guerre de l'Indépendance; après 1784 il était devenu politicien de marque; en 1809 on le nomma brigadier général, avec résidence à la Nouvelle-Orléans, mais Wilkinson l'ayant remplacé, il en conçut de la haine contre celui-ci. Au printemps de 1812 il devint major général, grade équivalent, je crois, à celui de général de brigade. Bientôt après, on lui enjoignit de prendre la direction de l'armée que Izard venait de remettre sur pied.

Hampton était très riche, par suite de spéculations sur les terrains. Il possédait trois mille esclaves en Virginie et était regardé comme le Vanderbilt des Etats-Unis à cette époque. Trop plein de lui-même, arrogant et buveur émérite, il arrivait avec ses soixante ans d'âge, au milieu d'un pays nouveau, en face des trente-cinq ans de Salaberry et de l'expérience que ce dernier avait acquise à la guerre dans cinq ou six campagnes toutes récentes et fructueuses.

James Wilkinson aussi était un type qu'il nous faut connaître. Né au Maryland, en 1757, il étudiait la médecine lorsque la guerre de l'indépendance éclata. En 1775 il s'enrôla ; au mois de mars suivant, il passait capitaine, se trouvant alors au siège de Québec, sous Arnold. Ensuite, il alla au New-Jersey, près du général Washington. Elevé au rang de lieutenant-colonel en janvier 1777, il accepta, un peu plus tard, le poste d'aide de camp du général Horatio Gates, à l'armée du nord, fut présent à la défaite de Burgoyne, à Saratoga, l'automne de 1777, et reçut ordre de porter cette bonne nouvelle au Congrès siégeant à Philadelphie, mais, par une étourderie inqualifiable, il s'amusa en route, de sorte qu'il arriva trop tard—et le Congrès lui vota unanimement un fouet de cavalier avec une paire d'épérons, pour stimuler son allure. Nous verrons bientôt que, trente-six ans plus tard, il était encore assez lent à se mouvoir.

Vers 1778-79, Gates étant devenu président du bureau de la guerre, Wilkinson le suivit en qualité de secrétaire, mais des intrigues, des cabales s'étant produites dans ce milieu contre le général Washington, il fallut se séparer, et Wilkinson accepta la charge d'inspecteur général des habillements de l'armée. Après la guerre, il tenta d'entrer dans le commerce au Kentucky, n'aboutit à rien, retourna au service militaire et on le rencontre comme l'un des deux commissaires qui reçurent, au nom des Etats-Unis, le territoire de la Louisiane vendu par la France (1803). Il fut mis commandant du "département du sud," avec résidence à la Nouvelle-Orléans. Lorsque Burr entreprit d'envahir le Mexique, il l'encouragea, puis se tourna contre lui, de sorte que les historiens l'ont stigmatisé pour ce fait qui laisse comme une tache sur sa vie.

Il était donc envoyé à la frontière du nord, l'été de 1813. Au commencement d'août il arrivait à Albany et de là expé-

diait ses instructions à Hampton, qui se croyait libre dans le commandement de son corps d'armée et qui tempêta sur tous les tons pour recouvrer son indépendance. A la fin, Hampton envoya sa démission. Nouvel obstacle au plan du général Armstrong. Celui-ci parvint à dissuader le récalcitrant et lui fit promettre d'attendre au mois de décembre.

Wilkinson se rendit à Sackett's Harbour, y trouva 7,400 hommes de troupes qui pouvaient être augmentés jusqu'à neuf mille, et qui atteignirent dix mille au moment de l'action. Il donna ordre de préparer une fausse attaque contre Kingston, afin d'en profiter pour masquer sa marche sur le fleuve afin de descendre jusqu'à l'île Perrot, où il devait rencontrer Hampton.

Tout à coup, le général Armstrong, ministre de la guerre, transporte son bureau de Washington à Sackett's Harbour, disant qu'il veut suivre les opérations de plus près. Wilkinson se fâche, tombe malade, perd tout espoir ; les choses s'embrouillent ; plus de direction, rien qui avance ; on le calme cependant, mais " cette déplorable campagne nous fait penser au monstre à trois têtes, lesquelles se mordaient et jappaient l'une contre l'autre (Armstrong, Wilkinson et Hampton) avec une furie qui leur devint fatale, et à la honte de nos nationaux ", selon que s'exprime un auteur américain.

III

MARCHE DE HAMPTON

DU 20 AU 30 SEPTEMBRE 1813

HAMPTON se décida le premier à agir. Il était campé non loin de Plattsburgh sur le lac Champlain. Le 20 septembre 1813, il franchit la frontière avec 4053 réguliers,

1500 miliciens et 10 canons. Ses hommes étaient équipés soigneusement, sauf les habits d'hiver qui manquaient. Son avant-garde surprit, à Odelltown, un piquet des nôtres qui fut enlevé. Ainsi commença la campagne.

De là à Lacadie, on ne rencontrait alors que marécages sur une distance de cinq lieues, des routes pitoyables que Salaberry avait embarrassées de corps d'arbres, l'automne précédent, pour se défendre contre Dearborn. Cette route stratégique mène à l'île aux Noix, qu'il ne fallait pas laisser surprendre. Quelques petits détachements de l'infanterie des frontières, et des sauvages, sous le capitaine Joseph Mailloux, du 7^e bataillon de la milice incorporée, tinrent tête à Hampton avec acharnement et le réduisirent à l'inaction au bout de deux jours. Mailloux possédait un talent militaire remarquable, bien reconnu de son temps.

Une compagnie du 4^e bataillon de la milice, sous le major Joseph-François Perrault, arriva au secours de Mailloux.

Salaberry était aux environs de La Fourche, un peu plus haut que Sainte-Martine, prêt à remonter la Châteauguay ou même la rivière des Anglais si l'ennemi se montrait quelque part. Il partit avec cent cinquante hommes et tomba dans les lignes de Hampton, qui ne savait déjà plus comment se débarrasser de Mailloux et de Perrault. Hampton n'avait pas eu la précaution d'envoyer un détachement aux approches de l'île aux Noix et de Saint-Jean pour nettoyer le chemin parce que, nous pensant nombreux, il ne voulait pas risquer un échec. La présence de Salaberry le fit sortir de son immobilité; le 22, prenant son parti, il plia bagage et retraversa la frontière. Un peu plus d'audace et de savoir-faire lui eut ouvert la route de la rivière Chambly.

Le lieutenant Charles Pinguet, des Fencibles ou Régiment Canadien, écrivait à son frère, le 21 octobre 1813, du village

de Châteauguay, récapitulant ce qui s'était passé depuis six mois dans sa compagnie : " Nous avons été si peu de temps dans les différents endroits où on nous a envoyés que je n'aurais pu t'enseigner où m'adresser tes lettres... Tu vas voir comme nous avons été trimbalés cet été ! De la *Halfway House* où nous étions dans mai dernier, on nous a envoyés à Chambly, de Chambly nous avons été à Plattsburg, environ quinze lieues au delà des lignes sur le lac Champlain ; de là, nous sommes revenus à Chambly où nous avons joint le régiment. Là, quatre de nos compagnies nous ont laissées pour le Haut-Canada où elles sont à présent. De Chambly nous avons été à Laprairie, de là à Saint-Philippe ; de Saint-Philippe notre compagnie a été envoyée à *Douglas Settlement*, près des lignes, où nous avons joint deux compagnies de Meurons ; nous avons été là trois jours et nous sommes revenus à Saint-Philippe. Le lendemain de notre arrivée, nous avons reçu ordre d'aller à Saint-Pierre joindre un bataillon de flanc formé de deux compagnies de flanc du 13^e régiment, de deux du nôtre et de celles des Meurons, le tout commandé par le lieutenant-colonel Williams du 13^e régiment. Là nous avons été une journée et avons reçu l'ordre d'aller à Châteauguay. Après avoir été là trois jours, le bataillon est retourné à Lacadie et notre compagnie y a été laissée, en société des Voltigeurs avec lesquels et environ cent sauvages, nous avons été envoyés pour reconnaître l'ennemi au delà des lignes, à un endroit nommé Four Corners, où les Américains ont un camp de cinq mille hommes de troupes réglées et vingt-quatre pièces de canon de différents calibres. Nos sauvages ont tué un lieutenant, quatre soldats et ont fait reculer (plus je crois par leurs cris qu'autre chose) cinq ou six cents hommes qui composaient la garde avancée des ennemis dont le camp pouvait être à environ un mille. De là nous sommes revenus à Châteauguay où nous sommes depuis environ quinze jours". Il ajoute que le 4^e bataillon de milice, com-

mandé par son beau-frère le lieutenant-colonel Jacques Voyer, est à l'île aux Noix depuis près de deux mois.

La conduite de Hampton faisant un pas en arrière le 22 septembre et repassant aux Etats-Unis était d'autant plus blâmable, qu'il risquait de ne point opérer sa jonction avec Wilkinson à l'île Perrot. Wilkinson commettait la même faute en ne bougeant pas de Sackett's Harbour.

Salaberry connaissait les ressources que possédait l'ennemi ; il était loin de se douter des écarts dont les deux chefs américains allaient se rendre coupables ; il ne savait pas non plus que le gouverneur Prévost et le général de Watteville (qui venait d'arriver dans le pays) laisseraient les milices canadiennes dans un abandon complet durant tout l'automne. Lorsqu'il vit la retraite de Hampton, ce mouvement lui parut être la répétition de ce qu'avait fait Dearborn une année auparavant. Et pourquoi pas ? Les nouvelles d'Europe rapportaient l'entente des souverains contre Napoléon, mais aussi une suspension d'armes ou trêve générale de plusieurs jours en vue de la possibilité d'une paix à bref délai, laquelle laisserait les Etats-Unis isolés dans le concert des nations, alors comment cette dernière puissance poursuivrait-elle la guerre, ayant la perspective de voir arriver sur le Saint-Laurent les troupes de Wellington ?

Presque aussitôt arrivé à Four Corners et Odelltown, Hampton s'aperçut que sa situation était fautive et il tenta de lui donner de la couleur en feignant de retourner sur ses pas, car la saison n'était pas assez avancée pour le rendre justifiable de s'immobiliser en invoquant le retour du printemps. Cette fois, au lieu de se diriger vers la rivière Chambly, il prit la route de l'ouest et atteignit l'une des branches de la rivière Châteauguay, à la frontière même, où il se tint quelques jours, ne faisant que marcher et contremarcher. C'est

alors que, selon le lieutenant Pinguet, des Voltigeurs, des Fencibles et des sauvages furent " envoyés pour reconnaître l'ennemi ".

Lorsque de Salaberry reçut du gouverneur Prévost l'ordre de se porter en avant de La Fourche pour barrer le chemin à Hampton, il s'écria avec humeur :

—A quoi pense-t-il donc ! M'envoyer avec cent cinquante hommes contre six ou sept mille !..."

Puis, saisissant sa coiffure et ses armes, il leva le camp et partit, murmurant sans doute à part lui, comme Bonaparte en pareille circonstance :

—Tu veux me causer du désagrément ! Ah ! Eh bien, Dearborn me le payera !

Le 26 septembre eut lieu la rencontre. Dearborn perdit une centaine d'hommes. Le capitaine Gamelin-Gaucher commandait les sauvages dont parle Pinguet.

A la Fourche et à Châteauguay les mouvements de Hampton avaient été rapportés par des éclaireurs. La rivière mesure à peu près vingt lieues du village de Châteauguay jusqu'à la frontière, à Odelltown et Four Corners.

Observons que, un mois après, une bataille moins sanglante se passa entre les mêmes troupes et qu'elle eut des conséquences bien autrement considérables, puisqu'elle amena la retraite précipitée et désastreuse des Américains. Des succès brillants mais sans résultat ; une résistance heureuse, sans grand éclat, produisant un triomphe décisif—voilà ce que l'on rencontre fréquemment à la guerre. Le lecteur est toujours trop enclin à calculer l'importance d'une action par le nombre des morts : ce n'est pas ce simple détail qui gouverne les événements. Si Hampton a abandonné la partie le 26 octobre, c'est dû, pour une large part, à son échec du

26 septembre : les deux mis ensemble lui paraissaient former un total écrasant.

Le retour de Hampton décida Prévost à lancer un " commandement général " pour mettre sur pied tous les miliciens de la province de Québec aptes à porter les armes.

Salaberry, poussant toujours des pointes sur l'ennemi, le harcelait, lui tuait du monde et l'empêchait d'avancer, mais le secours qu'il espérait recevoir de Prévost n'arriva jamais.

On était au 28 ou 30 septembre ; Hampton avait à parcourir encore une vingtaine de milles avant que de se voir en pays habité. Il dépensa quinze ou dix-huit jours dans cette entreprise, que de Salaberry entravait d'heure en heure avec sa poignée de monde. Il faut noter aussi que Wilkinson n'avertissait pas son collègue (ou son subordonné, comme on voudra) de ce qu'il faisait, et cette incertitude dans laquelle on le tenait ne disait rien de bon à Hampton.

IV

DE FOUR CORNERS À DEWITTEVILLE

1-21 OCTOBRE

LE 1^{er} octobre à Four Corners, Salaberry donna une chaude alarme aux Américains durant laquelle les capitaines J.-B. Juchereau-Duchesnay et Gamelin-Gaucher déployèrent des talents militaires très précieux, puis, avec deux cents hommes qu'il avait il se replia, invitant, par des feintes habiles, l'ennemi à le suivre.

A partir de ce moment, les Américains avancèrent de jour en jour, mais avec lenteur, et cette marche si peu audacieuse fit concevoir au général de Watteville, qui était à La Fourche,

l'idée que Hampton attendait des renforts, par conséquent qu'il n'en serait que plus redoutable une fois en possession de toutes ses forces—tandis que, à vrai dire, Salaberry seul mesurait le temps et la distance au général ennemi. Watteville était à la fois un incapable et un jaloux. Prévost voulait avoir l'honneur de toute la résistance. Il lançait de Salaberry dans les aventures, croyant sans doute amoindrir sa valeur par des défaites partielles, car Salaberry avait du prestige auprès de ses hommes. Quant à l'espoir de remporter un triomphe, ni Prévost ni Watteville ne s'y attachaient, voyant le chiffre des deux armées américaines et l'abandon de presque tout le Haut-Canada par les troupes anglaises. Il résulta de ce malentendu (on peut employer un terme plus fort) que la bataille de Châteauguay fut livrée et gagnée par des piquets envoyés le long de la rivière, sans avoir été secourus. Combat d'avant-garde—voilà le mot. Et, ce qui rend la chose plus forte, il n'y avait pas d'armée derrière ce simple rideau d'hommes !

Les régiments de Meuron et Watteville, composés de Français, Suisses, Italiens et Polonais, faits prisonniers dans la campagne de 1813 par Napoléon et renvoyés en Angleterre sur promesse de ne plus servir contre la France, étaient débarqués en Canada à la fin de l'été, et aussitôt après le colonel Louis de Watteville avait reçu de sir George Prévost (un Suisse lui aussi) le commandement de la frontière du Bas-Canada. Voilà pourquoi nous le voyons tout à coup en évidence.

Le *Mercury* de Québec, dans son numéro du 10 octobre, dit que “ sur la rivière Châteauguay il y a eu de légers escarmouches ces deux ou trois derniers jours”. Les nouvelles d'Europe, datant du commencement d'août, annonçaient plutôt une paix générale prochaine que la reprise des hostilités entre Napoléon et les puissances alliées contre lui.

Hampton travaillait à s'ouvrir une route par où le canon et la cavalerie pussent passer de Four Corners au Portage (aujourd'hui Dewitteville), distance de vingt-trois à vingt-quatre milles, à travers forêts et marécages. Voyant cela, de Salaberry quitta la place, vers le 19 octobre, et descendit au quartier-général de Watteville, à La Fourche, pour prendre de nouvelles dispositions. Il avait une connaissance parfaite de la rivière, des terrains qu'elle traverse et savait au juste comment utiliser le tout pour la défense. De Dewitteville à Ormstown ou Durham, il y a dix-sept milles. Persuadé que Hampton avancerait plus facilement dès qu'il aurait dépassé Ormstown, d'où il pourrait suivre le chemin de voitures qui longeait dès lors la rive gauche du Châteauguay, de Salaberry se proposait de construire des retranchements sur cette voie en profitant des incidents du terrain, et d'y tenir ferme contre une attaque générale devenue imminente à ses yeux.

Les têtes de colonne de Hampton débouchèrent sur Dewitteville le jeudi 21 octobre et les troupes prirent un repos bien mérité. Le lendemain, le général y arrivait à son tour.

Le 21, Wilkinson exécutait une démonstration navale contre Kingston, mais son incurie, le mauvais temps, la résistance de la place, ensuite la maladie, le manque de provisions de bouche rendirent cet effort absolument nul et cet officier s'en trouva amoindri de beaucoup.

Hampton ne connut cette malheureuse affaire qu'après sa propre défaite, c'est-à-dire les 29 ou 30 octobre.

Le gouverneur sir George Prévost, qui était à Kingston le 20, y rencontra le major George Macdonell des *Glengarry Fencibles* qui avait formé un corps de six cents hommes, presque tous Canadiens-français, bien exercé et en état de

servir. Il lui communiqua une dépêche du bureau de la guerre qui le remerciait de la prise d'Ogdensburg effectuée par un coup de main l'hiver précédent, à la tête de la garnison de Prescott, et lui ordonna de partir avec son nouveau bataillon pour se rendre à la rivière Châteauguay.

Michel O'Sullivan, aide de camp de Salaberry, auteur de la narration signée *Un Témoin Oculaire*, s'exprime ainsi : " L'armée américaine, stationnée à Four-Corners sous le général Hampton, après avoir si longtemps fixé l'attention de nos troupes, commença enfin à s'approcher de nos frontières, le 21 du mois dernier "

Ce texte est daté des premiers jours de novembre. La frontière dont il est question n'est pas strictement la ligne de division entre les deux pays mais bien plutôt Dewitteville, au confluent de l'Outarde et du Châteauguay, car Hampton, entré en Canada le 20 septembre, en était sorti le 22 ou le 23 et n'était revenu que le 28 par un autre chemin. Rendu à Dewitteville le 21 octobre, il se trouvait dans nos établissements " à la frontière ". Suivons O'Sullivan :

" Le même jour (21) vers quatre heures de l'après-midi, l'avant-garde de l'ennemi poussa notre piquet stationné à Piper's Road, environ dix lieues de l'église de Châteauguay "

Dewitteville est à peu près dix lieues au-dessus du Bassin de Châteauguay. Les éclaireurs de Hampton surprirent une bande de dix sauvages dont un seul fut tué.

" Aussitôt que le major Henry (Canadien-français) de la milice de Beauharnois, commandant à la rivière des Anglais, eut reçu avis de l'approche de l'ennemi, il en informa le major de Watteville et fit avancer immédiatement les capitaines Lévesque et Debartzch, avec les compagnies de flanc du 5^e bataillon de la milice incorporée et environ deux cents hommes de la division de Beauharnois "

La rivière des Anglais coule au sud de la Châteauguay et va tomber dans celle-ci à la Fourche (un peu plus haut que Sainte-Martine) où se tenait de Watteville ainsi que Salaberry en ce moment.

“ Cette force s’avança d’environ deux lieues cette nuit-là et s’arrêta à l’entrée d’un bois à travers duquel il n’aurait pas été prudent de passer ”.

L’endroit comprend aujourd’hui Allan’s Corners et le ravin Bryson, à quatre milles audessous d’Ormstown. Alors, Lévesque et Debartzch furent donc dépêchés de La Fourche par de Watteville, au lieu de l’être par Henry, comme semblent le donner à entendre les mots “ et fit avancer ”.

V

SALABERRY ADOPTE SON CHAMP DE BATAILLE

22-25 OCTOBRE

O’SULLIVAN continue : “ le lendemain au matin (22), de bonne heure, ils furent joints par le lieutenant-colonel de Salaberry, avec ses Voltigeurs et la compagnie légère du capitaine Ferguson du régiment (Fencibles) canadien ”.

Voilà tous les petits détachements déjà échelonnés sur le bas de la rivière Châteauguay qui se trouvent le 22 octobre massés sur la rive gauche le long du chemin du roi, entre Allan’s Corners et la coulée Bryson.

Confirmant ce qui précède, voici une lettre du lieutenant Pinguet écrit à son frère un mois plus tard :

“ Le soir du 21 octobre, comme je finissais de t’écrire, un sergent des Voltigeurs vint nous faire sortir du lit, où nous

venions de nous jeter, disant que l'alarme sonnait. Nous paradâmes immédiatement et reçûmes ordre d'avancer à la Fourche, à environ trois lieues plus haut, toujours sur la rivière Châteauguay ”.

Ceci montre que la compagnie Ferguson était, le 21, au village de Châteauguay, ainsi que l'explique Pinguet dans sa lettre du 21 octobre.

“ Il était presque jour lorsque nous y arrivâmes ; là, nous nous reposâmes environ deux heures et reçûmes ordre d'avancer deux lieues plus haut. Comme nous arrivions, des sauvages, qui avaient été envoyés en avant, vinrent annoncer que l'ennemi venait et était à environ deux milles de nous ; alors nous avançâmes environ un mille plus haut et là, le colonel Salaberry, qui commandait, choisit une position forte et nous fit étendre, de chaque côté du chemin, dans le bois ; nous formâmes trois lignes ”.

Ils étaient à la coulée Bryson, où le chef de la famille de ce nom s'établit en 1818. C'est en 1846 que Thompson et Allan construisirent les premières maisons qui, se multipliant, formèrent le village Allan. Tout était en bois debout dans cette région avant l'arrivée de ces trois hommes.

Au-dessous de la coulée Bryson, il y en a trois autres, moins profondes et moins larges, coupant les terres d'Allan's Corners. Entre la première et la dernière on mesure vingt arpents ou deux tiers de mille. C'étaient autant de lieux convenables pour des abatis. Le tout est du côté gauche ou nord de la rivière, laquelle fait une courbe aussi au nord se rapprochant ainsi du chemin du roi vis-à-vis de la première et de la deuxième coulées. A la quatrième la rivière est guéable.

Les terrains bas et marécageux de la rive droite étaient en partie couverts de bois épais ; on pensait bien que Hampton

ne s'aventurerait point dans ces endroits puisque la grande route était placée sur la rive gauche.

La rivière donne partout cent dix à cent vingt pieds de largeur et six pieds de profondeur. La coulée Bryson a quarante pieds de profondeur sur cent cinquante de largeur. Elle barre donc le chemin avant que d'aboutir elle-même à la rivière. On y arrive facilement de Montréal par le chemin de fer *Montréal et Champlain*, ou d'Ottawa par l'*Atlantique*, lesquels passent en vue du monument que l'on vient d'ériger.

Reprenons le récit d'O'Sullivan :

“ Le lieutenant-colonel de Salaberry remonta à près d'une lieue sur la rive gauche de la rivière, à l'autre extrémité, et une patrouille de l'ennemi s'étant montrée à quelque distance, il fit faire halte à sa petite force. Le lieutenant-colonel, qui avait eu l'avantage de reconnaître tout le pays au-dessus de Châteauguay, dans une expédition sur la frontière américaine, quelques semaines auparavant, savait que le bord de la rivière ne pouvait fournir une meilleure position ”.

Ceci montre que le 22 octobre, Salaberry fixa son choix sur la ravine Bryson pour établir son pivot de résistance.

“ Les bois étaient rempli de ravines profondes, sur quatre desquelles il établit quatre lignes de défense, l'une après l'autre. Les premières lignes étaient distantes l'une de l'autre d'environ deux cents pas ; la quatrième était à peu près un demi-mille en arrière et commandait sur la rive droite de la rivière un gué, qu'il était très important de défendre, afin de protéger la rive gauche. Il fit faire, sur chacune de ces lignes, une espèce parapet qui s'étendait à quelque distance dans le bois, pour garantir sa droite. Le parapet, sur la première ligne, formait un angle obtus à la droite du chemin et s'étendait le long des détours du fossé.

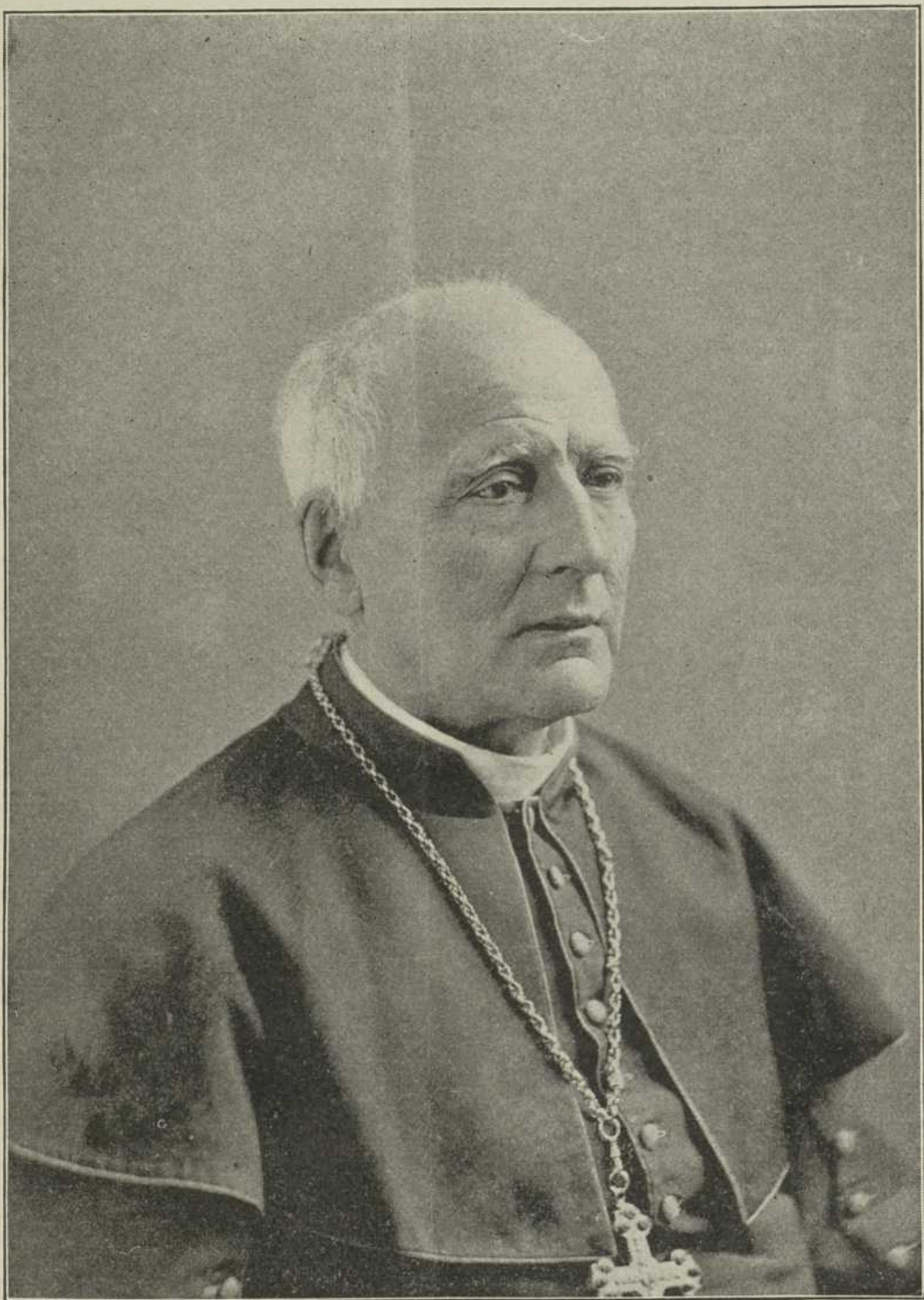
“ Toute cette première journée fut employée à fortifier cette position qui, quant à la force, ne le cède à pas une de celles qu'on aurait pu choisir. Elle avait aussi l'avantage de forcer l'ennemi, s'il était disposé à attaquer, de traverser une grande étendue de terrain inhabité et de s'éloigner de ses ressources, tandis qu'au contraire nos troupes avaient tout à souhait et étaient bien soutenues à l'arrière ”.

De Salaberry avait su choisir son champ de bataille, quatre jours avant que d'y attirer Hampton, de même que, pendant trois semaines, il avait harcelé ce général, retardant sa marche par mille artifices qui sont de bonne guerre. Je vois clairement dans le résultat du 26 octobre, les calculs d'un homme du métier. C'est à qui, cependant, attribuera la défaite des Américains au hasard. Châteauguay a été une partie de *piquets* jouée scientifiquement par de Salaberry, à compter du 1^{er} octobre, et même auparavant ; il a fait Hampton capot le 26.

Le lieutenant Pinguet dit à son tour : “ Voyant que l'ennemi n'avancait pas, nous commençâmes à nous fortifier avec des arbres et à former des espèces de retranchements ; c'est derrière ces retranchements que nous avons passé trois jours et trois nuits à guetter l'ennemi. A environ une demi-lieue plus haut que nous, il y avait une pointe de bois qui avançait jusqu'à la rivière ; le chemin seul la traversait. Là, le colonel de Salaberry fit faire un abatis que nos piquets ont gardé depuis et où la bataille a eu lieu. C'était le dimanche que l'abatis fut commencé ”. Le 24 octobre était un dimanche.

Cet abatis en avant des quatre autres n'a pas été le lieu de la bataille puisque les Américains durent le franchir pour pénétrer jusqu'à Salaberry, mais on comprend ce que veut dire le brave lieutenant qui a tracé ces phrases.

Entre la rivière et la première des quatre lignes de retranchements, Salaberry fit construire, près de la route, un



S. G. MGR LAFLÈCHE

Evêque des Trois-Rivières

Décédé le 14 juillet 1898, à l'âge de 80 ans.

blockhaus ou maison de pièce sur pièce, percée de meurtrières, pour gêner la marche de l'ennemi. L'édifice a duré quelques années avant que de tomber en ruine. On l'a confondu, dans les souvenirs populaires, avec un autre blockhaus qui fut érigé l'automne de 1815 auprès du gué, à vingt arpents plus bas, ce qui a fait croire que la bataille avait eu lieu au gué. Écoutons de nouveau O'Sullivan :

“ Le lieutenant-colonel ne borna pas son attention aux ouvrages ci-dessus. Pour assurer davantage sa protection il ordonna à un parti de trente bûcherons, de la division de Beauharnois, d'aller en avant de la première ligne afin de détruire les ponts et de faire des abatis.

“ En conséquence, tous les ponts furent détruits dans l'espace d'une lieue et demie, et il fut fait un abatis formidable à environ un mille en avant de la première ligne, s'étendant du bord de la rivière à trois ou quatre arpents dans le bois, où il joignait, sur la rive droite, une terre marécageuse ou savane, laquelle il était presque impossible de passer.

“ Les quatre lignes étaient ainsi complètement à couvert. On savait bien que l'ennemi avait une dizaine de canons, et il lui devenait impossible de les amener.

“ C'est à la force de la position choisie et fortifiée de la sorte, ainsi qu'à l'héroïsme de notre petite armée que nous devons la victoire brillante qui a été obtenue. Les talents et l'habileté d'un officier commandant ne se distinguent pas moins sans doute dans le choix de son terrain, avant la bataille, que dans la disposition de ses troupes au fort de la mêlée, et l'on ne fera que rendre justice au lieutenant-colonel de Salaberry en disant que lui seul doit être loué de l'arrangement admirable établi pour la défense de son poste.

“ Après que le colonel de Salaberry eut fait ces dispositions judicieuses, le major général de Watteville vint voir le camp, et lui fit l'honneur d'approuver tout ce qu'il avait fait.

“ Quoique les abatis eussent été achevés le second (le second jour de l'arrivée sur les lieux) on tint continuellement en cet endroit des partis de travailleurs, afin de les rendre encore plus formidables ; on envoya des troupes en avant pour les protéger, et il y avait toujours, en outre, à l'arrière un piquet nombreux ”.

Ce piquet est celui du gué dont nous avons parlé et où se trouvait le capitaine Philippe Panet, de Québec, avec sa compagnie.

“ La rive droite de la rivière était couverte d'un bois épais, et l'on eut aussi le soin de se mettre en garde auprès du gué, et l'on porta en avant de l'autre un piquet de soixante hommes de la milice de Beauharnois ”.

Si les Américains avaient pu s'avancer sur la rive droite et traverser la rivière au gué, ils auraient pris Salaberry par le derrière de ses retranchements. La garde du gué se tint sur la rive gauche, tandis que les soixante hommes de Beauharnois se postèrent presque vis-à-vis, sur la rive droite, dans un terrain assez marécageux et planté d'arbres clairsemés. C'est le lundi 25 que le capitaine Bruyère traversa le gué avec ces soixante hommes pour prendre position au sud de la rivière.

Le même jour, le lieutenant Guy, amenant une vingtaine de Voltigeurs, protégeait le parti de bûcherons de Beauharnois qui travaillaient au barrage le plus avancé et ceux qui coupaient les ponts jusqu'au delà d'Ormstown. Le lieutenant Johnson aussi avec vingt Voltigeurs rendait le même service.

Il n'est pas besoin d'être militaire pour comprendre l'importance de ces dispositions. On voit très bien que Salaberry

ne donnait rien au hasard, puisqu'il choisissait l'endroit où devait se dérouler la lutte suprême et s'y fortifiait avec adresse. La campagne était commencée le 20 septembre, il voulait la finir par un coup de tonnerre avant la fin d'octobre et se préparait en conséquence.

C'est en ce moment, je crois, qu'il apprit que Wilkinson restait toujours à Sackett's Harbour, que la bataille navale de Put-in-Bay livrait le lac Erié aux Américains, et la défaite de Proctor sur le Thames toutes choses équivalant à la conquête du Haut-Canada, à part Kingston, qui pouvait encore tenir quelque temps.

Quelles réflexions devaient être les siennes lorsque, se voyant au milieu des bois, à la tête de quelques centaines d'hommes, il avait à défendre une vaste frontière, dernier rempart de son pays, sans presque aucun espoir d'être secouru, puisque les trois ou quatre régiments anglais qui restaient encore debout étaient occupés dans le Haut-Canada à une besogne en apparence au-dessus de leurs forces ! Les chances de la guerre nous avaient été favorables jusque-là ; elles tournaient maintenant ; si Hampton opérait sa jonction avec Wilkinson à Montréal, c'en était fait de nos destinés ; le point délicat de la campagne était visible : une victoire de Hampton rendait l'envahissement irrésistible. Il n'y avait pas à compter sur Kingston, qui se défendrait mais ne pourrait mettre obstacle aux armées américaines, soit celle de Harrison, soit celle de Wilkinson, soit celle de Hampton. Le coup de dé devait se jouer où était Salaberry—et il ne commandait pas six cents hommes sur tout le territoire confié à sa garde !

Alors, sans se monter la tête, calculant ses ressources et celles de son adversaire, il continua les travaux entamés, attendant l'occasion de croiser le fer avec ce formidable

assaillant et de le vaincre par la science, la bravoure, la ruse, l'aide de Dieu, ne pouvant le faire par la force numérique.

Du vendredi, 22 octobre, au 25, lundi, il tint ses hommes à l'ouvrage et compléta les lignes de défense dont il a été parlé. Il ne pouvait dire combien il y aurait de troupes sous ses ordres au moment du combat, ni même s'il garderait le commandement puisque de Watteville, placé en chef, était à la Fourche et pouvait survenir aux premiers coups de feu.

De Watteville ne se montra pas plus à Châteauguay qu'ailleurs où l'on se battait. Lui et Prévost, se rencontrant le 25 après-midi à la Fourche, y virent arriver les six cents soldats du major George Macdonell et leur dirent de se reposer là. Tous deux partirent ensuite avec Macdonell seul pour se rendre aux retranchements de Salaberry.

Il faut retourner à Hampton. Après trente jours de marches et de fatigues inouïes, les Américains campaient aux environs de Dewitteville, le 24 ; tous les bagages étaient à la jonction de l'Outarde et du Châteauguay ; il ne restait plus de troupes en arrière ; ce dimanche fut consacré au repos.

(A suivre.)

BENJAMIN SULTE



NOTES HISTORIQUES

SUR

SAINT-THOMAS DE MONTMAGNY

A TRAVERS LES REGISTRES

Sur l'acte de baptême du premier enfant fait chrétien à la Pointe-à-Lacaille figurent, comme parrain et marraine, Jacques Bernier et Marie Normand. Lions de suite connaissance avec ces deux personnages qui reparaîtront plus tard, à différents titres, dans les registres.

Jacques Bernier est l'ancêtre des Bernier de Saint-Thomas, du Cap Saint-Ignace, de L'Islet et d'ailleurs. Il portait, j'ignore pourquoi, le surnom de Jean de Paris. Originaire de Saint-Germain, en Auxerre, il était arrivé vers 1656 en la Nouvelle-France, et s'était établi d'abord à l'Île d'Orléans, où il avait eu la concession d'une terre. Sa femme, Antoinette Grenier, était originaire de Paris.

Madeleine Normand, la marraine, était la femme d'Alphonse Morin. Elle était fille de Jean-Baptiste Normand, bourgeois de Paris, et de Catherine Rageot, du diocèse de Sens.

Puisque je viens de prononcer le nom d'Alphonse Morin, je crois que je n'ai rien de mieux à faire que de reproduire, *in extenso*, ce que mon père a écrit sur cette grande famille,

Reproduction interdite. Enregistré conformément à l'acte du Parlement en l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, par Raoul Renault, du bureau de l'Agriculture.

dans le *Courrier du Canada* du 31 décembre 1888, sous le titre de *L'abbé et la sœur Morin* :

“ Noël Morin, né en 1616, à Saint-Etienne-le-Comte-Robert, en Brie, était venu en la Nouvelle-France vers 1636. Il exerçait les métiers de charron et de tonnelier, et ne tarda pas à se créer de respectables moyens d'existence. Le 9 janvier 1640, il épousa, à Québec, Hélène DesPortes, veuve de Guillaume Hébert, fils unique de Louis Hébert, le pieux et dévoué co-opérateur de Champlain dans l'entreprise herculéenne de la fondation de Québec (1).

“ Hélène DesPortes, née en 1620, n'avait eu, de son premier mariage, que deux enfants : Joseph, qui n'avait pas laissé de descendance, et Françoise, qui avait épousé à Québec, en 1651, Guillaume Fournier, un des fondateurs de la paroisse de Saint-Thomas et le donateur du terrain de la première église élevée en cet endroit, à la Pointe-à-Lacaille.

“ Dieu bénit dans une large mesure l'union conjugale de Noël Morin et d'Hélène DesPortes, en leur accordant douze enfants,—six garçons et six filles ;—mais il la bénit surtout en choisissant parmi ces douze enfants les deux premiers ouvriers canadiens à sa vigne, les deux lauréats canadiens du Seigneur. En effet, Noël Morin et Hélène DesPortes ont eu ce grand honneur de donner à la Nouvelle-France le premier prêtre et la première religieuse d'origine canadienne, et cet honneur rejaillit sur tous leurs descendants.

“ Noël Morin est mort à l'âge de soixante-quatre ans. Il y a lieu de croire que sa femme est retournée en France après la mort de son mari, car M. l'abbé Tanguay, malgré de per-

(1) Noël Morin était propriétaire, en 1673, de la seigneurie dite de la “ Rivière la Caille ”. Louis Couillard lui en contesta la propriété, mais Morin eut gain de cause devant le Conseil Souverain.—R. R.

sistantes recherches, n'a trouvé nulle part son acte de sépulture.

“ Voici, maintenant, quelques notes sur les deux plus illustres enfants de Noël Morin, l'abbé Germain Morin et la sœur Marie Morin.

“ L'abbé Germain Morin était le deuxième enfant de Noël Morin et d'Hélène DesPortes. Né à Québec, le 15 janvier 1642, il fut ordonné prêtre à Québec, le 19 septembre 1665, et y célébra sa première messe le lendemain.

“ Il fut pendant quelque temps secrétaire de M^{sr} de Laval, desservit plusieurs paroisses (1), fut fait chanoine en 1697, et mourut à l'Hôtel-Dieu, le 20 août 1702, à l'âge de soixante-un ans. Il a laissé une mémoire respectée partout où il est passé, notamment au Séminaire de Québec dont il fut membre.

“ L'abbé Germain Morin est le premier prêtre français né au Canada, ou, pour mieux dire en moins de mots, est le premier Canadien qui ait eu l'honneur d'être revêtu des hautes fonctions du sacerdoce. Une autre ordination avait eu lieu antérieurement en la Nouvelle-France, l'ordination de l'abbé de Bernières, le 18 mars 1660, mais l'ordonné était né en France (2).

“ Eloigné des sources, je n'ai pas dans le moment d'autres détails que ceux-là à donner sur l'abbé Morin. Je pourrai peut-être, plus tard, les compléter.

“ Le second prêtre canadien a été l'abbé Charles-Amador Martin, neuvième enfant d'Abraham Martin, pilote royal et premier propriétaire des plaines d'Abraham, qui tirent de lui

(1) Pointe-aux-Trembles, Château-Richer, Sainte-Anne de Beaupré, etc.—R. R.

(2) L'abbé Morin avait été ordonné le 29 septembre 1665.—R. R.

leur nom. L'abbé Martin, né à Québec le 7 mars 1648, a été ordonné prêtre le 14 mars 1671, c'est-à-dire six ans après l'abbé Morin (1).

“ Marie Morin, huitième enfant de Noël Morin, était née à Québec le 19 mars 1649, et avait été tenu le même jour sur les fonts baptismaux par Louis d'Ailleboust de Coulonge, troisième gouverneur de la Nouvelle-France.

“ Jeune encore, disent les annales des Ursulines, M^{lle} Marie Morin commença à fréquenter nos classes externes et ce fut vers le temps de sa première communion que son père la mit au pensionnat. Elle y entra le 23 février 1660, et telle fut son application et sa ferveur que les autres élèves la regardaient comme un modèle de sagesse et de piété. Dès lors, aussi, elle disait ingénument qu'elle voulait aller à Ville-Marie (Montréal) pour y mourir martyre de la foi ; mais ses parents n'étant pas du même avis, elle dut modérer son zèle et rester à Québec encore deux années entières. Ce fut en 1662 que la jeune Marie, à l'âge de treize ans et demi, obtint de ses parents la permission de les quitter pour Dieu. Que d'épreuves n'eût-elle pas à soutenir pendant ses deux années de noviciat ! Seule de son âge et loin de sa famille, M^{lle} Morin, élevée dans une aisance honorable, dut faire alors l'apprentissage de toutes les privations attachées à la pauvreté. A cela vinrent se joindre deux graves maladies qui la mirent aux portes du tombeau, et ce ne fut qu'à l'aide d'une protection toute particulière de saint Joseph, auquel elle avait eu, dès ses premières années, la plus tendre dévotion, que la jeune servante de Dieu pût enfin consommer son sacrifice. Sa vie d'hospi-

(1) L'abbé Martin fut baptisé par le P. Le Jeune, et eut pour parrain Charles-Amador de Saint-Etienne, sieur de la Tour, qui se rendit célèbre par la bravoure qu'il déploya à la défense de l'Acadie contre les Anglais. Sa femme s'est aussi signalée. J'ai raconté ses actions d'éclat dans une brochure intitulée : *Les Héroïnes de la Nouvelle-France*.—R. R.

talière fut longue, utile et édifiante. Au premier incendie du monastère de l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie, en 1695, elle était supérieure. Comme on sait, ce fut elle qui écrivit les Annales de l'Hôtel-Dieu, œuvre digne de son intelligence et de sa haute piété et à laquelle elle mit la dernière main en 1725. Une mort douce et calme vint terminer son existence en 1731. Elle était âgé de quatre-vingt-deux ans ”.

“ A cette page si intéressante de l'annaliste des Ursulines, on me permettra d'ajouter quelques mots, tant pour préciser certaines dates, que pour mettre encore plus de lumière sur cette belle figure de la première religieuse canadienne.

“ Ce fut au mois d'août 1662 que la sœur Marie Morin commença son noviciat, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, fondé trois ans auparavant par l'héroïque M^{lle} Mance. Elle y revêtit l'habit des sœurs hospitalières de Saint-Joseph, le 20 mars 1664.

“ La seconde religieuse canadienne, par date de profession, a été la sœur Jeanne-Françoise Juchereau de la Ferté, qui ne prit l'habit, à l'Hôtel-Dieu de Québec, qu'en 1666.

“ Avec la date de sa profession commença, pour la sœur Marie Morin, une longue carrière religieuse remplie de mérites, mais dans une égale mesure, pleine d'angoisses et de sacrifices. L'Hôtel-Dieu de Montréal, comme, d'ailleurs, toutes nos maisons religieuses, a eu des débuts excessivement tourmentés. Son premier demi-siècle d'existence a été marqué par une longue série d'épreuves. Parmi ces épreuves figurent au premier rang trois ruineux incendies qui, en 1694, en 1721 et en 1734, c'est-à-dire dans le court intervalle de quarante ans, détruisirent de fond en comble le monastère. La sœur Morin a été le témoin affligée des deux premiers de ces incendies, ceux de 1694 et de 1721, et c'est probablement au désastre de 1694 qu'elle fait allusion, lorsqu'elle écrit

d'une façon si touchante dans les intéressantes et édifiantes annales qu'elles a rédigées :

“ Pensez donc, mes sœurs, écrivait la sœur Morin en 1697, vous qui lirez ceci, que celles qui vous ont précédées ont cueilli bien des épines où vous ne trouverez que des fleurs ; mais sachez aussi que tous ces fondements sont appuyés sur la croix et que vous y aurez part puisque vous avez l'honneur d'appartenir à Jésus-Christ en qualité d'épouses... Vous ne voudriez pas être couronnées de roses tandis qu'il l'est de piquantes épines... Pour moi, je crois aisément que c'est Dieu qui veut cette maison pauvre. Elle a été fondée dans la pauvreté et elle y subsiste encore. Le nécessaire ne lui manque point, mais aussitôt qu'on peut se mettre à son aise, il vient un revers qui nous rejette dans la pauvreté par des pertes considérables ”.

“ Cette courte citation peint bien la sœur Morin, et je n'ai rien à ajouter au portrait.

“ La sœur Marie Morin a été, à deux reprises, supérieure de son monastère : de 1693 à 1696 et de 1708 à 1711. Elle est morte le 8 avril 1731, à l'âge patriarchal de quatre-vingt-deux ans moins quelques jours. La Providence, dans sa miséricorde, avait retiré du monde la bonne sœur Morin, presque à la veille d'un nouveau désastre. En effet, c'est à peine trois ans après sa mort, qu'eut lieu le troisième incendie du monastère.

“ Le premier prêtre et la première religieuse d'origine canadienne-française, ce frère et cette sœur unis encore plus étroitement par le même esprit de sacrifice que par les liens du sang, doivent tenir une des premières places sur la liste des grands noms de notre histoire, quand bien même ils n'auraient pour cela d'autre titre—et ils en ont d'autres,—que celui d'avoir été en ce pays les pionniers de l'armée de nos

corporations religieuses, ces fidèles gardes-du-corps de la foi et de la nationalité du peuple canadien-français. Et s'il y a, après Québec, une localité qui doit voir avec un légitime orgueil ces deux noms entourés de respect et de vénération, c'est bien Saint-Thomas. En effet,—ainsi que j'ai déjà eu occasion de l'écrire,—Saint-Thomas est comme le second berceau de la famille Morin. C'est ici qu'est venu s'établir en 1679, Alphonse Morin, le seul des frères du prêtre et de la religieuse qui ait laissé une descendance mâle ; c'est d'ici que la famille Morin a rayonné dans toute la province de Québec avec une incroyable force d'expansion ; plus que cela, c'est ici même, c'est à Saint-Thomas de la Pointe-à-Lacaille que Noël Morin, le digne père de l'abbé et de la sœur Morin, est venu finir ses jours le 8 février 1680, et c'est ici que reposent ses restes. C'est donc plus qu'un lieu de pure sympathie, c'est un lieu social, un bien familial qui unit Saint-Thomas au premier prêtre et à la première religieuse d'origine canadienne-française.

“ Et c'est expressément pour rappeler à Saint-Thomas de Montmagny ces honorables attaches que j'ai pris aujourd'hui la plume ” (1).

(1) Le *Courrier du Canada* recommandait en ces termes à ses lecteurs cette remarquable étude de mon père :

“ Nous signalons à nos lecteurs d'une façon toute spéciale le charmant article d'un ancien rédacteur du *Courrier du Canada*, M. Eugène Renault : *L'abbé et la sœur Morin*. C'est vraiment là une page complètement réussie, et M. Renault voudra bien accepter nos plus vives félicitations ”.

(A suivre.)



LE CHATEAU SAINT-LOUIS

ET

LA TAXE DE 1808

LE 14 avril 1808, jour de la clôture du Parlement, l'Orateur de la Chambre d'Assemblée soumettait à la sanction du Gouverneur un acte adopté durant la session, et intitulé comme suit :

“ Acte pour réparer et améliorer l'ancien Château Saint-Louis.”

L'Orateur de la Chambre s'adressait à Son Excellence dans les termes suivants :

“ Qu'il plaise à Votre Excellence,

“ Ayant considéré comme des devoirs de cette province de loger honorablement le Représentant de Sa Majesté, la Chambre d'Assemblée offre très humblement à la sanction royale le don mentionné dans le Bill intitulé : “ Acte pour réparer, etc.,” et quoique la valeur appropriée à cet effet soit modique et bien inférieure au zèle de ses loyaux sujets, dans les circonstances présentes, l'Assemblée est dans la confiance que Votre Excellence en fera faire l'emploi le plus avantageux.”

Dans son discours aux deux Chambres réunies ce jour-là comme elles le sont aujourd'hui en pareille occurrence, le Gouverneur fit une allusion spéciale à ce *bill* : “ Je dois, dit-il, vous offrir mes remerciements pour l'acte que vous avez passé, accordant une somme d'argent pour réparer et améliorer l'ancienne résidence de vos gouverneurs, le Château Saint-Louis. Je ne doute nullement que Sa Majesté envisagera cet acte, passé, comme il l'a été, de votre propre mouvement sans demande de ma part, du point de vue sous lequel j'estimerai de mon devoir de le lui représenter, comme une nouvelle preuve que vous donnez de votre attachement pour sa personne et son gouvernement, en pourvoyant ainsi libéralement à l'établissement de son Représentant parmi vous.”

Personne ne trouva à redire dans cette action de la Chambre d'Assemblée. Le Château Saint-Louis menaçait ruine ; il importait de le réparer sans retard. Rien que de louable de la part des représentants du peuple que de voir à

ce que le gouverneur soit confortablement logé. Il devait en coûter cependant £7,000 pour ces réparations réputées urgentes, et dans ces temps-là, c'était une grosse somme à percevoir. Sait-on à quel procédé l'on eut recours ?

Voici les dispositions de l'acte qui vont nous l'apprendre :

Le fonds pour rembourser cette somme (£7,000) est pourvu comme suit :

Après le premier juin prochain, sur tout acte quelconque passé devant Notaire, il sera prélevé un chelin ;

Sur toute copie quelconque d'actes de Notaire, un demi-chelin ;

Sur toute copie d'acte de Notaire, ou autre écrit déposé dans les cours du Banc du Roi, excepté sur les copies de jugements délivrées dans une année de leur date, un chelin ;

Sur toute copie d'écrits déposée chez le Secrétaire de la Province, un chelin ;

Sur tous procès-verbaux d'arpenteurs, un chelin ;

Sur toute copie de procès-verbaux, douze sous.

Les personnes qui demanderont tels actes, etc., paieront les différentes sommes imposées par l'acte ;

Après le premier juin prochain, tout acte ou écrit quelconque qui ne sera point passé devant Notaire, ne pourra être admis pour faire preuve en justice ;

Exceptés, les obligations, reconnaissances ou cautionnements envers Sa Majesté, toute procédure quelconque dans les cours de justice, tous procès-verbaux des grands Voyers et leurs députés, les testaments, codiciles, acte ou écrit quelconque fait et passé dans aucun des townships de cette Province ou dans le district inférieur de Gaspé.

Les Notaires, Protonotaires, Arpenteurs, Secrétaires, etc., rendront un compte assermenté des droits qu'ils auront reçus en vertu de l'acte, au Receveur-Général, et paieront les argents perçus, le 1er Mars et le 1er Septembre de chaque année.

Pour leurs peines ils déduiront cinq par cent.

Pour refus, négligence, etc., de présenter leurs comptes et payer, l'amende est de £10.

Toutes les sommes imposées par l'acte continueront d'être payées, jusqu'à ce que le Gouverneur, ou la personne ayant l'administration du Gouvernement fasse savoir par une proclamation que la somme de £7,000 a été prélevée.

L'Acte sera regardé comme un acte public, et une copie sera envoyée à chaque Notaire, Protonotaire, Secrétaire et autres, qui par l'acte sont désignés comme collecteurs du droit imposé.

Cette taxe ne paraît pas avoir donné tout le produit qu'on en attendait.

On commença à en faire la perception le premier juin 1808, et les six premiers mois amenèrent au trésor de la province la modique somme de £229-7-10 $\frac{3}{4}$.

L'année 1809	produisit	£ 839	4	10 $\frac{1}{4}$
" 1810	"	512	4	7 $\frac{1}{4}$
" 1811	"	327	5	8
" 1812	"	1723	14	9
" 1813	"	14	9	4

En tout £3646-7-1 $\frac{1}{4}$.

Après l'année 1813 nous n'apercevons plus de traces de cette taxe. Le gouvernement l'avait-il abolie? ou était-elle tombée d'elle-même en désuétude? On est bien libre de croire ce que l'on voudra, mais il est certain qu'elle ne rapporta pas au trésor ce qu'on en attendait. Le château Saint-Louis ne s'en porta pas plus mal, puisqu'on lui fit subir des réparations dont les gouverneurs n'eurent pas à se plaindre. Les sept mille louis furent dépensés, et il y eut alors, comme aujourd'hui, un gros compte sous la rubrique des *extras*.

N.-E. DIONNE.

GALERIE CANADIENNE

MGR LAFLÈCHE

MGR Louis-François Richer dit Laflèche, deuxième évêque du diocèse des Trois-Rivières, naquit à Sainte-Anne de la Pérade, le 4 septembre 1818. Il était fils de Louis Richer dit Laflèche et de Marie-Anne Joubin dit Boisvert. Il étudia au séminaire de Nicolet et fut ordonné prêtre à Québec, le 7 janvier 1844. De 1844 à 1856, il fut missionnaire de la Rivière-Rouge. Il dut renoncer, en 1856, vu sa santé défailante, à exercer le ministère dans le Nord-Ouest. Il devint membre du séminaire des Trois-Rivières, et par la suite directeur. En 1859, il fut nommé vicaire-général du diocèse des Trois-Rivières. Le 23 novembre 1866, Pie IX le nommait évêque d'Authedon *in partibus*, et coadjuteur de l'évêque des Trois-Rivières *cum futurâ successionem*. Il fut consacré sous ce titre dans la cathédrale des Trois-Rivières, le 27 février 1867, par Mgr Baillargeon. Il devint évêque en

titre des Trois-Rivières, le 30 avril 1870. Il célébra son jubilé épiscopal en 1894. Mgr Laflèche a publié des écrits qui font autorité. Nous signalerons : *Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille* (1865), *Conférences sur l'Encyclique "Humanum Genus"* (1885). Mgr Laflèche est décédé le 14 juillet 1898, à l'âge patriarchal de quatre-vingt ans.

SIR J.-A. CHAPLEAU

SIR Joseph-Adolphe Chapleau était fils de Pierre Chapleau. Il naquit à Sainte-Thérèse, le 9 novembre 1840, et fit ses études aux collèges de Sainte-Thérèse et de Saint-Hyacinthe. Au sortir du collège, il étudia le droit et fut admis au barreau en 1861. Il exerça sa profession à Montréal. Il fut élu représentant du comté de Terrebonne, à la législature provinciale, en 1867 ; fut solliciteur-général, sous M. Ouimet, en 1873, et subséquemment secrétaire-provincial, sous M. de Boucherville. Il devint premier-ministre de la province, en 1878. En juillet 1882, il quittait la scène provinciale pour faire partie du ministère Macdonald, à Ottawa, en qualité de secrétaire d'Etat, position qu'il a aussi occupé en 1891, sous le ministère Abbott. Il fut aussi ministre des douanes quelque temps avant sa nomination comme lieutenant-gouverneur de la province de Québec, le 7 décembre 1892. Il était chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand et de la Légion d'Honneur, commandant de l'Ordre Saint-Michel et Saint-George, docteur en droit de l'Université-Laval.

Sir Adolphe Chapleau est décédé le 13 juin 1898.

Pour plus amples détails, consultez sa biographie par feu Joseph Tassé.

CHRONICLE AND COMMENT

KOOTENAY INDIANS.—In the *Rep. Brit. Assoc. Adv. Sci.*, (vol. LXVII, p. 792), Dr. A. F. Chamberlain publishes a brief account of "Kootenay Indian Drawings."—Also notes on the "The Kootenays and their Salishan Neighbors."

IROQUOIAN FOLK-LORE.—In the *American Anthropologist*, (vol. XI, pp. 286-287), Mr. J. N. B. Hewitt discusses "The

Term *haii haii* of Iroquoian mourning and Condolence Songs," coming to the conclusion that "this term *haii haii*, now used in the condoling council of the League of the Six nations of the Iroquois, had its origin in a supposed imitation of a supposed cry of a supposed being."

MONTCALM'S RAZORS.—Mrs. Helen S. Peck Harding, a resident of Phelps, Ontario County, New York, has in her possession the razors used by General Montcalm and found in his baggage. The handles are of ivory, and the blades, three in number, of extremely fine steel, are so arranged as to fasten in a steel grooved back when in use.—C. GARNET, in *Magazine of American History*, vol. I, p. 760.

NEW BRUNSWICK MAGAZINE.—Contents of the February number: Old Times in Victoria Ward, by I. Allen Jack; Governor Thomas Carleton, by W. F. Ganong; At Portland Point, (8th paper), by Rev. W. O. Raymond; Our first Families, (5th paper), by James Hannay; The cruise of the "Rechab", by W. K. Reynolds; An Historic Spot, by J. F. Herbin; In the Editor's Chair; Provincial Chronology; Provincial Bibliography.

CANADIAN HISTORY.—We acknowledge the receipt with thanks of the *Educational Review Supplementary Readings*, entitled *Canadian History*, and published in St. John, N. B. The four numbers issued, at the nominal price of 10 cents each, contain interesting contributions by G. F. Matthews, Jas. Vroom, W. F. Ganong, G. U. Hay, James Hannay, Sir J. G. Bourinot, Rev. W. O. Raymond, Henry Piers, I. Allen Jack, F. E. Murray, V. H. Palstsits and others.

NOTES AND QUERIES

QUESTIONS

107. JEAN-BAPTISTE.—Depuis quand se sert-on des mots *Jean-Baptiste* pour désigner les Canadiens-Français?

ROL.

108. CANADIANS IN THE REVOLUTIONARY ARMY.—Col. Rudolphus Ritzema says, in his declaration laid before the Continental Congress, assembled at Philadel-



SIR ADOLPHE CHAPLEAU

Ex-Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec

Décédé à Montréal le 13 juin 1898

phia, on the 16th of February, 1776, that "two Regiments of Canadians might be formed and marched into these Colonies, where they would act with vigor and be bro't to Descriptive.—Here they would not dread the Anathemas of the Church nor the Frowns of their Noblesse." Have these two battalions ever been formed; if so, where can the names of those who joined them be found? JOHN BULL.

109. EARLY ENGLISH CATECHISMS.—In your October issue, you had a very interesting article by Mr. Gagnon, on the *Catéchisme de Sens*, which he claims to be the first book issued by the Canadian Press. Will you be good enough to allow me to enquire through your columns whether it is known when the first Catechism for English speaking Catholics was published in Quebec, and if any copies are in existence. I have a little volume 3 x 5 inches in size containing a prayer book and Catechism combined and published in Quebec by Wm. Brown in 1778. The prayer book contains 60 pages and the Catechism 75 pages, and they were evidently printed and published at the same time. The exact title of the first is as follows: The Sincere | Catholicks Companion | Published with permission | of my Lord John Oliver Briand | Bishop of Quebec | Quebec | Printed by Wm. Brown. MDCCLXXVIII.—The title of the Catechism is:—An | abstract | of the | Douay Catechism | Published with permission of the Lord | Bishop of Quebec | Suffer little children to come unto me: For | the Kingdom of God is for such | St Mack. X. 14. | Quebec | Printed by Wm. Brown. MDCCLXXVIII.

J. J. M.

RÉPONSE—ANSWERS

ORIGIN OF THE WORD MONONGAHELA.—(83, vol. III, pp. 63 and 273.).—A Shawnee Indian from the Indian Territory lately informed me that the name of this river has its origin in the Algonkin dialect of the Delaware or Lenni-Lenape, but cannot be explained through the Shawnee. In Delaware it is pronounced Menangehéli, and means "caving in." But the tribal name of the Munsees or Numcies, a portion of the Delawares, can be interpreted by means of the Shawnee language. In Shawnee a Munsee Indian is Humenthi, the Munsee people Humenthige, *hu* being a predication prefix; menthi is the Shawnee menethi, m'nethi, *island*, and hence this name signifies, "those living on an island," or "the people living near the island."

A. S. G.

MONUMENT TO GENERAL WOLFE.—(95, vol. III, p. 272).—The obelisk erected to the memory of General Wolfe and others, stood 700 feet east of the residence of Oliver de Lancey at Greenwich. The exact location at the present time is in 15th street about 300 feet west of 8th Avenue. Wright's biography of Wolfe contains a list of memorials erected in England and America, but no mention is made of the obelisk at New York. W. K.

YANKEE DOODLE.—(99, vol. III, p. 272).—Rivington's *New York Gazette* of January 12, 1775, contains some verses supposed to be written by a Long Island Quaker; they are signed: "No Yankee", and conclude with the following:

P. S. I fret, I storm, I spit, I spew.
At Sound of Yankee Doodle Do.

Is there any earlier mention?

P.

COMMANDERS-IN-CHIEF OF THE AMERICAN ARMY.—(97, vol. III, p. 272).—Here is, as complete as the records can supply, a list of the commanders-in-chief of the American army to 1869: I. George Washington, June 15, 1775—Dec. 23, 1783. II. Josiah Harmer (Lt. Col. Infantry), general-in-chief by brevet, Sept., 1789—March, 1791. III. Arthur St. Clair, March, 1791—March, 1792. IV. Anthony Wayne, March, 1792—Dec. 15, 1796. V. James Wilkinson, Dec., 1796—July, 1798. VI. George Washington, July, 1798—Dec. 14, 1799. VII. James Wilkinson, June, 1800—Jan., 1812. VIII. Henry Dearborn, Jan., 1812—June, 1815. IX. Jacob Brown, June, 1815—Feb. 24, 1828. X. Alexander Macomb, May, 1828—June, 1841. XI. Winfield Scott, June, 1841—Nov., 1861. XII. George B. McClellan, Nov. 1, 1861—March 11, 1862. XIII. Henry W. Halleck, July 11, 1862—March 12, 1864. XIV. Ulysses S. Grant, March 12, 1864—March 4, 1869. XV. William T. Sherman, March 8, 1869. Prou-Prou.

FIRST FRENCH PROTESTANT BURIAL AT QUEBEC.—(100, vol. III, p. 272).—On the 12th of this month died here in the 34th year of his age Mr. Joseph Senith, merchant. He was born at Cosade, near Aux, the Capital of Gascony, but has resided some years past in this Province. He is the first French Protestant we have lost since the conquest of the place, and the only one that ever was admitted in it to the rights of burial. — *Letter from Quebec, Aug. 30, 1764, in an English newspaper.*—Who was that Joseph Senith? S.

BIBLIOGRAPHIE

CANADIANA-AMERICANA

A TRUE STORY OF THE CHRISTIANA RIOT. By David R. Forbes. *Quarryville, Pa.: The Printing House, 1898.* 8vo., cloth, 157 p., portraits.

The Christiana riot is an interesting chapter in the local history of the United States; Mr. Forbes' narrative is full of details and very readable.

ANNUAL REPORT OF THE BOARD OF REGENTS OF THE SMITHSONIAN INSTITUTION. Report of the U. S. National Museum. *Washington: Government Printing Office, 1898.* 8vo., cloth, 1107 p., 190 plates and figures in the text.

THE BIRDS OF ONTARIO IN RELATION TO AGRICULTURE, by Charles W. Nash. *Toronto: Warwick Bro's & Rutter, 1898.* 8vo., 32 p., 32 plates.

KRAEMER'S PICTURESQUE CINCINNATI, published by A. O. and G. A. Kraemer. *Cincinnati, The Robert Clarke Company, n. d.* 4to, 80 p., profusely illustrated.

TWO YEARS IN THE KLONDIKE AND ALASKAN GOLD-FIELDS* A Thrilling Narrative of Personal Experiences and Adventures in the Wonderful gold Regions of Alaska and the Klondike, with observations of Travel and exploration along the Yukon...by William B. Haskell. *Hartford, Conn. Hartford Publishing Company, 1898.* 8vo., cloth, 558 p., 25 engravings and 1 map.

WESTCHESTER. A tale of the Revolution, by Henry Austin Adams. *St. Louis, Mo.: B. Herder, 1898.* 16mo., cloth, 264 p.

LES MYSTÈRES DE MONTREAL. Roman de mœurs, par Hector Berthelot. *Montréal, A. P. Pigeon, 1898.* In-12, 118 p., ill.

PUBLICATIONS DIVERSES

THE EGYPTIAN SOUDAN, its Loss and Recovery, including: I. A. Rapid Sketch of the History of the Soudan; II. A Narrative of the Dongola Expedition, 1896; III. A full Account of the Nile Expeditions, 1897-8. By Henry S. L. Alford and W. Dennistoun Sword. *London, Macmillan and Co., 1898.* 8vo., cloth, XIV-336 p., 12 maps and plans, 22 engravings.

"This book, say the authors in their preface, is not put forward in any way as a professional study of the Campaigns herein dealt with. Whilst endeavoring to be as complete and accurate as possible in every point that can interest the general reader, all those minor technical details which belong

to a military treatise, or an official Blue-book, rather than to a popular history, have been purposely omitted."

The book is a comprehensive history of the Soudan question, regorging with useful information, well gotten up and nicely illustrated.

MANILLA AND THE PHILIPPINES, by Margherita Arlina Hamm. *F. Tennyson Neely, London and New York, 12mo., 218 p., numerous illustrations.*

THE COMPENDIUM OF EVERY DAY WANTS or Practical Information for the Millions, being four Books in one volume. By Luther Minter. *Harrisburg, Pa.: The Minter Company, n. d., (1898). 8vo., cloth, XX-608-XXIV p., illustrated.*

This Manual of ready reference contains: A complete Educator and Legal Adviser; a complete household guide; a complete Guide to Health; a treasury of general information.

THE ADVENTURES OF CYRANO DE BERGERAC. Translated from the French of Louis Gallet, by Hettie E. Miller. *New York, R. F. Fenno & Company, n. d. (1898). 12mo., cloth, 460 p.*

RÉPERTOIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES PRINCIPALES REVUES FRANÇAISES pour l'année 1897, rédigé par D. Jordell, préface de Henri Stein. *Paris, Librairie Nilsson, 1898. gr. in-8, X-209 p.*

LA CONSCIENCE CHRÉTIENNE ET L'AFFAIRE DREYFUS, par l'abbé Pichot. *Paris, Société d'Éditions Littéraires, 1899. In-16, 36 p.*

LA CONSCIENCE CHRÉTIENNE ET LA QUESTION JUIVE, par l'abbé Pichot. *Paris, Société d'Éditions Littéraires, 1899. In-16, 68 p.*

PHILOSOPHIE. De la connaissance de l'âme, par l'Abbé Gratry, de l'Académie française. *Paris, P. Téqui, 1898. 2 vol. in 12, XL-366 p. 441 p.*

CATALOGUE ILLUSTRÉ DE TIMBRES-POSTE. Deuxième édition (1898-99). *Bruxelles, G. Gelli & R. Tani, s. d. (1899). In-12, toile, 413 p., nombreuses vignettes.*

LA PETITE CHAPELLE, par A. de Poiseux. *Bruxelles, Oscar Schepens, 1897. In-12, 353 p.—Intéressante nouvelle.*

CONTES INQUIETS, par Pol Demade. *Bruxelles, Oscar Schepens & Cie, 1899. In-12, 337 p.—Contes délicieux.*

POUR MA PAROISSE, par L. Nemours Godré. *Paris, P. Téqui, 1899. In-12, 356 p.*

TABLE DES MATIÈRES

TEXTE

	Pages
BIBLIOGRAPHIE	31, 58, 78, 211, 247, 279, 296, 398, 436
BIBLIOGRAPHY	31, 58, 78, 211, 247, 279, 296, 398, 436
BIBLIOTHECA CANADENSIS, par Raoul Renault.....	72, 208, 239, 275
✓ BROWN (Thomas Storrow). 1837, and my connection with it....	19, 50
CABOT (John and Sebastian), by N. E. Dionne.....	8, 35
CAMPAGNE (La) de 1684, par B. Sulte.....	67
CAOUETTE (J.-B.). Samuel Champlain. Poésie.....	127
CASGRAIN (l'abbé H.-R.). Les " notes " de M. l'abbé Casgrain	327
CHAPLEAU (Sir J.-A.). Notice biographique.....	433
CHRONICLE AND COMMENT.....	57, 76, 211, 244, 269, 293, 433
DIONNE (N.-E.). John and Sebastian Cabot.....	8, 35
— Champlain.....	83
— La colonie française à la mort de Champlain ...	132
— La critique de M. Dionne.....	366
— Samuel Champlain ou Samuel de Champlain. Que doit-on dire.	379
— Le Château Saint-Louis et la taxe de 1808.....	430
GAGNON (Ernest). Le fort Saint-Louis et l'emplacement du monu- ment Champlain.....	116
— La " réponse " de M. Gagnon.....	357
GAGNON (Philéas). Le premier livre imprimé au Canada.....	187
GREGOR (Leigh R.). The New Canadian Patriotism.....	192
GUERRE DE 1812: Un pari de diable-bleu: Un héros de 1812, par Eugène Renault.....	46
HENDERSON (James). The death of Wolfe.....	266
INTERMEDIAIRE (Petit).....	28, 63, 77, 246, 271, 295, 434
LAFLÈCHE (Mgr). Notice biographique.....	432
LAURENT. L'Imprimerie en Amérique. Données chronologiques...	237
LAVAL (Mgr de). Notice biographique.....	56

	Pages
LITERARY and Historical Society of Quebec. Annual Report for 1892.....	300
— Annual Report for 1893.....	305
— Annual Report for 1894.....	311
— Annual Report for 1895.	315
MARCUT (Pierre). Hounour au Sainon'jhoué d'Amérique.....	168
McGEE (D'Arcy). Un toast à la mémoire de Champlain.....	173
NOTES AND QUERIES.....	28, 63, 77, 246, 271, 295, 434
ORDER OF THE GATEAU. To know how it became first instituted.	26
PELLISSON (Marcel). Honneur aux Saintongeois d'Amérique.....	169
REBELLION (Canadian). 1837, and my connection with it, by T. S. Brown	19, 50
RENAULT (Eugène). Un pari de diable-bleu. Un héros de 1812...	46
RENAULT (Raoul). Son Eminence le cardinal Taschereau.....	5
— Bibliotheca Canadensis.....	72, 208, 239, 275
— Champlain, ses œuvres et ses historiens. Essai bibliographique.	143
— Les Fêtes de Champlain à Saintes. Juillet, 1893.....	162
— The Montgomery monument controversy.....	219
— Notes historiques sur Saint-Thomas de Montmagny. A travers les registres.....	226, 251, 423
— The Plains of Abraham.....	285
— Le monument-Champlain. Histoire de son inscription. Polémique intéressante.....	322
RITZEMA (Col. Rudolphus) Journal of.....	258, 289, 394
ROGERS (Frank D.). Up the St. Lawrence, 1796	234
SAINT-VALIER (Mgr de). Notice biographique.....	56
SONG (A) written the 1st January, 1776, the day after the attack of Quebec by the Americans.....	283
SULTE (Benjamin). La campagne de 1684,	67
— Le plan-relief de Québec. 1806-1810,	99
— La bataille de Châteauguay.....	387
THOMPSON (John). To know how the Order of the Gateau became first instituted.....	26
TASCHEREAU (S. E. le cardinal). Notice nécrologique.....	5

ILLUSTRATIONS

	Pages
BEGIN (Mgr L.-N.). Portrait.....	18
BROWN (W.). Autographe.....	191
CATÉCHISME DU DIOCÈSE DE SENS. Fac-similé.....	189
CHAMPLAIN, Monument.....	179, 323
— Portrait	83, 338
CHAPLEAU (Sir J.-A.). Portrait.....	483
CHATEAU-HALDIMAND, à Québec	119
CHATEAU SAINT-LOUIS.....	119, 123
COLOMB. Portrait.....	354
DENONVILLE (la marquise de). Portrait.....	251
FORT SAINT-LOUIS.....	183
GILMORE (Thos). Autographe.....	191
LAFLÈCHE (Mgr). Portrait.....	433
LANGUET (Mgr Jean-Joseph). Portrait.....	187
LAVAL (Mgr de). Portrait.....	56
QUEBEC AU COMMENCEMENT DU XVIIIe SIÈCLE ..	102
SAINT-VALLIER (Mgr de). Portrait.....	56
SALABERRY (le colonel de). Portrait.....	403
SULTE (Benjamin). Portrait.....	387
TASCHEREAU (le cardinal). Portrait.....	5



**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Le Courrier du Livre

Page(s) blanche(s)

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Le Courrier du Livre

**Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)**

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en
ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**